

Bernard Hoepffner

Pratiques de la traduction

The Practices of Literary Translation, le deuxième colloque organisé par l'Institute of Translation & Interpreting, en collaboration avec le British Centre for Literary Translation (BCLT) et la Translator's Association, s'est déroulé à Norwich du 9 au 11 septembre 1996. Comme à Liverpool, l'année précédente, un grand nombre de traducteurs venus d'un grand nombre de pays (la France, une fois de plus sous-représentée, faisait exception) ont été accueillis par le BCLT pour essayer de faire le tour des différentes pratiques de la traduction littéraire. Rendre compte de ces grands colloques universitaires où les auditeurs sont pour la plupart eux-mêmes intervenants – cette année, ils étaient plus de cent – est difficile. Il fallait donc choisir parmi les communications prononcées simultanément dans six salles différentes; choix compliqué encore par le fait que quatre personnes intervenaient dans chaque salle et qu'il était quasiment impossible de louvoyer d'une salle à l'autre. Plusieurs interventions, toutefois, étaient plénières; ce sont celles-là que j'essayerai de résumer.

Les participants représentant un éventail très large de pratiques de traduction, plus ou moins fondées sur différentes théories, Tim Parks (traducteur de l'italien), lors de la première communication, en tentant de définir le territoire du traducteur, ses limites et le plaisir que le traducteur peut y trouver, a immédiatement soulevé le débat traditionnel de la fidélité au texte (son image était celle d'une file de voitures fonçant à toute allure dans le brouillard, chacune tentant de coller aux feux arrière de celle qui la précède, la première voiture étant évidemment le texte original – et quelqu'un, dans la salle, cria : « Double ! »). Tim Parks a dénoncé la tendance récente des éditeurs américains qui consiste à vouloir engager la responsabilité légale des traducteurs par rapport au texte qu'ils fournissent

(comme ils le font toujours avec leurs auteurs); il faudrait donc refuser ce type de clause avant de se mettre à traduire, par exemple, *Madame Bovary*.

Carol Maier (Kent State University, Ohio) présentait, elle, une attitude opposée en paraissant accepter que, dans un contexte politique où il y a lieu de défendre des options féministes, la traduction peut et doit parfois devenir une adaptation. Une femme serait plus à même de traduire une femme, étant davantage consciente des problèmes que posent le « *gender* » de l'écrivain. Elle a soumis à l'auditoire l'exemple de la traduction du mot « *española* » dans le titre de la biographie de María Zambrano : l'auteur est-elle d'abord « *a woman* » ou d'abord « *Spanish* » ?

Lors d'une table ronde, Peter Bush (Middlesex University), se fondant sur une vision plus large du politique, a cherché à réconcilier la tension qui existe entre la subjectivité inhérente à toute traduction et les tentatives d'objectivité que vise le discours de la traductologie ; Jean Boase-Beier (University of East Anglia) a analysé les différents rôles tenus par le contexte selon que le texte à traduire est littéraire ou non, et les diverses procédures qui en résultaient. Puis Michael Holman (University of Leeds) a présenté avec beaucoup d'humour la relation de couple qui se forme parfois entre écrivain et traducteur quand, ensemble, ils tentent d'insuffler un peu de vie à leur enfant.

Souvent le lecteur est oublié des débats entre traducteurs : Gordon Fielden (Translator's Association), Alastair Niven (chargé de la littérature au Arts Council) et Alan Jenkins (*Times Literary Supplement*) ont analysé la réception des traductions en Angleterre et les remèdes par lesquels la Grande-Bretagne pourrait pallier le nombre dérisoire de traductions publiées sur son territoire; d'étranges solutions ont été avancées, comme, par exemple, de demander aux traducteurs de proposer des textes moins difficiles, d'éventuels best-sellers, dans l'ombre desquels leurs choix personnels pourraient être reçus avec plus de bienveillance par un public qui n'aurait alors aucun mal, après la lecture d'un livre de Süsskind, à avaler deux textes de Thomas Bernhard. La majorité des pays européens fournissent des aides à la traduction; à cet égard, la comparaison entre l'Angleterre et la France est tout à l'avantage de la politique culturelle française.

La solution du traducteur américain Michael Henry Heim à ces problèmes de réception, proposition vivement attaquée dans la salle, est (surtout pour la traduction de pièces de théâtre) d'utiliser une langue artificielle, le « *mid-Atlantic* », d'où les mots qui ont des connotations

spécifiques à différentes variétés d'anglais auraient disparu, ce qui permettrait d'éviter qu'une traduction du russe, par exemple, soit ressentie par un lecteur américain comme plus britannique que russe. La même question a alors été présentée dans un contexte totalement différent par Piers Plowright, de la BBC, qui, à l'aide d'exemples tirés de ses archives sonores, a indiqué quelques-unes des solutions qu'il avait choisies pour traduire une voix étrangère en anglais sans que l'auditeur oublie pour autant qu'il écoute en réalité un Chinois ou un Espagnol.

La dernière intervention plénière, par Michael Hamburger, poète, traducteur et théoricien, a été une démonstration magistrale des pratiques du traducteur – dans lesquelles se mélangent nécessairement ses personnalités de lecteur, de linguiste, de passeur, d'écrivain, de critique, etc. Sa pratique de traducteur était illustrée d'exemples tirés de ses traductions de Paul Celan, de ses relations avec le poète et de la biographie de ce dernier; il a expliqué avec beaucoup de conviction pourquoi il est absolument incapable de traduire ceux des poèmes de Celan qui lui restent obscurs.

Je l'ai déjà dit, vouloir évoquer le contenu des quatre-vingt-dix autres contributions serait ridicule, car il était impossible d'assister à plus de quinze d'entre elles; il faut cependant noter la dimension interactive de ces sessions, parfois proches de la pratique d'atelier, qui permet aux traducteurs de se rencontrer et de poursuivre les discussions hors des salles du colloque, de manière moins formelle. Une partie de ces sessions consistaient en lectures bilingues de textes, de discussions. Le premier soir, les membres du colloque ont pu assister à la représentation de la pièce *Ya, mein Führer* de Brigitte Schwaiger, puis à un débat entre une des comédiennes et la traductrice de la pièce.

Lors de son allocution de clôture, Terry Hale, directeur du BCLT, a mis l'accent sur l'extraordinaire bond fait par la traductologie dans les universités au cours des vingt dernières années; dans ce domaine le rythme des publications augmente rapidement (il faut simplement espérer qu'il ne dépasse jamais celui des traductions elles-mêmes!), permettant aux traducteurs, sinon de se fonder sur les théories proposées, du moins de les connaître. Le nombre et le succès des colloques sur la traduction semble donc indiquer que l'invisibilité du traducteur est une notion dépassée.